

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 20/1 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.1.58153

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Reichskirche: il nous invite à bien distinguer ici les moments et les lieux, sans généralisation abusive.

En envisageant dans leur ensemble tous les éléments de l'histoire de l'Occident du 9<sup>e</sup> au 11<sup>e</sup> siècle, il a été amené à rétablir bien des faits, à discuter bien des interprétations reçues. Son livre fera date; il suscitera, certes, de nouveaux débats mais il aura déjà éclairé bien des recherches.

Jean RICHARD, Dijon

Ernst SCHUBERT, Einführung in die Grundprobleme der deutschen Geschichte im Spätmittelalter, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1992, 328 p.

À mi-chemin entre le manuel et le bilan critique des recherches les plus récentes en la matière, ce panorama large et stimulant de l'Allemagne prémoderne illustre combien le destin du Saint-Empire au Moyen Age tardif constitue un objet d'étude de plus en plus visité et discuté<sup>1</sup>.

L'auteur, prenant bien la mesure de ces enjeux historiographiques, pose en effet d'emblée la question du neuf et de l'ancien en cet automne médiéval. »Tardif« signifie-t-il »vieilli«, »usé«, donc dépassé? La »crise« des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles constitue-t-elle toujours un concept opératoire permettant de séparer l'ancien du nouveau monde? Au vrai, tout se mêle: »le parfum des roses et l'odeur du sang«, comme l'avait déjà magistralement pressenti Johan Huizinga au début du siècle<sup>2</sup>, au point que l'on peut sans doute caractériser justement cette fin du Moyen Age par sa capacité à sans cesse marier les contraires et les contrastes. Fort de cette »redécouverte épistémologique« et plus conforme, ce faisant, à l'esprit de ces deux siècles qui ne furent pas seulement une transition, le professeur Schubert place son étude des paysages, des institutions et des croyances des Allemands de ce temps sous le signe de la superposition.

Mais qu'est-ce qu'être Allemand sous Charles IV ou Frédéric III? On aime à suivre l'auteur qui décrit ici avec force l'existence d'un sentiment d'appartenance nationale (traduction bien française d'un *Wir-Gefühl* bien allemand), mais dont les modalités ne suffisent pas à fonder une histoire proprement »allemande« tant demeure puissante la corrélation entre *Reich* et *Nation*, témoignage le plus probant d'une »pensée pré-étatique d'Empire« (p. 25). La riche variation des combinaisons entre nation, langue et Empire allemands, tout comme d'ailleurs la victoire linguistique du *Hochdeutsch*, finissent d'attester que l'histoire allemande de la fin du Moyen Age est avant tout celle des »pays allemands«.

À défaut d'élaborer à cette occasion l'ébauche d'une typologie, l'auteur tente plus classiquement de restituer la gestation de ces pays-paysages. Ici encore, la théorie de la crise agraire comme facteur déterminant de l'évolution des terroirs allemands à la fin du Moyen Age<sup>3</sup> cède

1 Il est permis de trouver là l'origine probable du retard de la parution du tome 3 (»Wahlreich und Territorien. Deutschland 1273–1500«) de la »Neue deutsche Geschichte« conduite sous la direction de P. MORAW, V. PRESS et W. SCHIEDER (Beck Verlag, München) qui permettra de relier les deux contributions déjà parues: »Aufbruch und Gestaltung. Deutschland 1056–1273« et »Reich und Glaubensspaltung. Deutschland 1500–1600«.

2 J. HUIZINGA, L'automne du Moyen Age, Paris 1932 (Petite Bibliothèque Payot). Paru pour la première fois aux Pays-Bas en 1919, traduit en 1932 en français sous le titre »Le déclin du Moyen Age« puis en 1975 sous le titre actuel.

3 La thèse énoncée par Wilhelm ABEL, Agrarkrisen und Agrarkonjunkturen in Mitteleuropa vom 13. bis zum 19. Jahrhundert, Berlin 1935 (traduction française parue sous le titre: Crises agraires en Europe [XIII<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècle], Paris 1973) convainc de moins en moins d'historiens de l'économie et des faits sociaux. Sur ce point, Ulf DIRLMEIER, Untersuchungen zu Einkommensverhältnissen und Lebenshaltungskosten in oberdeutschen Städten des Spätmittelalters (Mitte 14. bis Anfang 16. Jahrhundert), Heidelberg 1978, p. 15–19 porte un coup à la fois historiographique et méthodologique aux généralisations avancées par Abel.

la place à des recherches récentes plus nuancées mettant l'accent d'une part sur l'extension de la forêt cultivée (donc une croissance du *Forst* qui ne doit pas se laisser confondre avec un prétendu retour du *Wald* primitif), et d'autre part sur l'attraction des lieux centraux urbains<sup>4</sup> qui a pu jouer comme facteur aggravant de la désertification villageoise (*Wüstungen*). De ce point de vue, les apports des travaux récents sur le rôle de l'industrie minière dans la formation des paysages urbains (p. 61) ainsi que la formation de la communauté villageoise face à la »pétrification« de la seigneurie (*versteinerte Grundherrschaft*, p. 71) permettront sans doute une réévaluation des rapports ville/campagne.

Au regard d'une histoire des campagnes dont il reste beaucoup à écrire<sup>5</sup>, l'auteur accorde une place de choix à l'étude du monde urbain qui se taille la part du lion dans l'historiographie allemande contemporaine<sup>6</sup>. On comprend en effet mieux aujourd'hui, grâce à l'étude plus poussée du comportement social, politique, patrimonial et matrimonial des élites urbaines, que c'est en ville que s'opère l'apprentissage de l'*Obrigkeit* créateur de norme et détenteur du monopole de la violence légitime, creuset juridique et institutionnel où puiseront ensuite les États territoriaux et princiers de la période moderne. Il est d'ailleurs permis d'avancer que la cité a rendu la notion d'autorité d'autant plus contraignante qu'elle en a étoffé le contenu d'une dimension économique jusqu'alors insoupçonnée. Sur ce point, Schubert remarque bien que les troubles urbains furent moins le fruit de la revendication de corps de métiers jaloux du pouvoir que de luttes opposant les clans rivaux du méliorat aspirant aux commandes de la cité. Mais il ne soulève pas l'hypothèse corollaire selon laquelle l'existence d'un consensus relatif entre le haut artisanat et le patriciat reposait peut-être justement sur la confiance que le premier prêtait au second quant à l'exercice de cette »autorité-souveraineté« dans leur commun intérêt. L'auteur décèle pourtant les traces d'un tel consensus, qui ne va pas sans souplesse ni compromis, dans la politique intérieure comme extérieure des villes libres et impériales du Sud, dégagant ainsi – thème classique – un pôle méridional face à une aire septentrionale dominée par une »hanséatification« (*Verhansung*) dont il souligne, avec raison, le mystère et les contours flous en dépit d'une apparence monolithique.

En dernier lieu, mais les attendus théoriques du postulat font ici défaut, c'est bien l'économie qui constitue l'un des puissants facteurs de la formation des mentalités urbaines. Toutefois, si les aspects de la production sont désormais assez bien connus, la consommation demeure encore la grande absente des études et recherches actuellement menées dans ce domaine. Et pourtant, c'est toute la problématique des prix, des salaires, du revenu et plus généralement de la frontière entre économie en nature et économie monétaire qui se trouve engagée par ce biais; problématique dont la dimension politique est évidente si l'on songe que le triomphe du florin accompagne la victoire du pôle électoral rhénan consacré par la Bulle d'Or de 1356, ôtant ainsi à la monarchie les ressorts d'une politique monétaire qui, en France comme en Angleterre, constitua la base d'une alliance »antiféodale« entre les villes et la royauté.

4 Sur la problématique »christallérienne« de la centralité appliquée aux relations ville/campagne de la fin du Moyen Age: E. MEYNEN, *Zentralität als Problem der mittelalterlichen Stadtgeschichtsforschung*, Köln, Wien 1979 (Städteforschung, A, 8).

5 On pouvait attendre que l'auteur éclaire ici un peu plus les raisons de ce déficit de recherche, en particulier par comparaison avec le paysage historiographique français. Ce »silence« sur les ruraux d'Allemagne à la fin du Moyen Age ne proviendrait-il pas de leur propre absence de la scène politique du temps? Et cette »absence« ne renvoie-t-elle pas, en fin de compte, à l'inexistence de révoltes rurales de grande ampleur en Allemagne (avant la Guerre des Paysans de 1525) imputable à la faiblesse de la fiscalité royale dont les assauts, en France et en Angleterre, provoquent tant de révoltes et donc de »paroles« paysannes?

6 La lecture de la synthèse d'E. ISENMANN, *Die deutsche Stadt im Spätmittelalter*, Stuttgart 1988 et de son imposante bibliographie suffit à s'en convaincre.

Or, comme le remarque l'auteur, on se trouve bien ici au cœur des problèmes constitutionnels du *Reich* dont toutes les tentatives de réforme échouent, faute de moyens financiers: faiblesse commune à l'empereur comme aux Electeurs poussés, ce faisant, sur la voie d'une féodalité de plus en plus mobile et commerciale<sup>7</sup>. C'est bien la raison pour laquelle, véritable *topos* du temps, tous les textes de réforme du XV<sup>e</sup> siècle lient la refonte du *Reich* à la création d'un impôt régulier et général que le juriste Martin Mair propose de partager entre l'empereur et les quatre grandes dynasties territoriales. Mais si les causes financières de ces échecs de réforme sont bien connues, peut-être convient-il aussi de les attribuer aux exigences mêmes des contemporains pour lesquels toute idée de révolution est inséparable de la notion d'un retour à un âge d'or idéalisé et toute évolution inséparable d'une vision de la société et de la foi dans son ensemble puisque c'est Dieu qui donna l'Empire aux hommes. Si la réorganisation »constitutionnelle« de 1356 put ainsi trouver des réponses immédiates au choix de l'empereur en faisant coïncider nomination, élection et confirmation dans un seul texte produisant, à défaut d'un impossible gouvernement du *Reich*, une politique partagée de l'Empire; rien d'étonnant en revanche à ce que celle-ci achoppât sur des questions plus pratiques touchant la régularité des assemblées représentatives, l'organisation d'une armée commune<sup>8</sup> ou la réforme de l'Eglise d'Empire.

Faisant écho à l'immense »appétit du divin« (expression chère à Lucien Febvre) qui traverse la chrétienté d'avant la Réforme, il était par conséquent légitime que l'auteur achève son propos par l'analyse des plus récentes directions de la recherche concernant le clergé et la vie des croyants d'Allemagne aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Force est de constater à ce sujet qu'en dépit des efforts réels soutenus par l'Eglise pour développer une pastorale urbaine à la fin du Moyen Age, c'est en ville que naît et s'enracine la pré-Réforme qui s'en prit initialement moins au pape et à Rome – critique aussi vieille que le Moyen Age lui-même – qu'à l'église proche et visible. D'autant qu'en Allemagne, en particulier, celle-ci se trouvait déjà progressivement dépouillée par le Conseil urbain de ses attributions et monopoles traditionnels (école, charité, hôpitaux, culture écrite, bibliothèques ...) et moins bien outillée face à la contestation que ses sœurs anglaises, françaises, italiennes, bohémiennes ou même espagnoles confrontées plus souvent aux hérésies religieuses et déviances spirituelles depuis le XII<sup>e</sup> siècle.

On ne peut que regretter dès lors l'absence d'une conclusion à l'ouvrage qui aurait pu montrer par exemple combien ces contrastes et contradictions, déclinés tout au long des 7 chapitres de cette réflexion, étaient riches de menaces et de promesses pour la suite d'une »histoire allemande« des Temps Modernes.

Pierre MONNET, Paris

Stefan FLESCHE, *Die monastische Schriftkultur der Saargegend im Mittelalter*, Saarbrücken (Kommissionsverlag: Saarbrücker Druckerei und Verlag GmbH) 1991, 239 p. (Veröffentlichungen der Kommission für Saarländische Landesgeschichte und Volksforschung, 20).

Sujet original que celui de la thèse de Stefan Flesch, consacrée à la culture littéraire des monastères de la région de la Sarre au Moyen Âge. Sujet ardu aussi, dont la mise en œuvre implique une analyse serrée du contenu et de la tradition des différents textes conservés, de même que, dans la mesure du possible, une identification et une étude biographique de leurs auteurs.

Le plan du présent ouvrage, bien que très détaillé, pêche cependant par manque de cohérence chronologique, ce qui confère à l'ensemble un caractère quelque peu confus.

<sup>7</sup> Mais la véritable question serait alors de savoir pourquoi cette infirmité partagée ne les a pourtant pas conduits à s'entendre, interrogation absente de cette étude.

<sup>8</sup> E. Schubert regrette à juste titre que les rapports entre la politique et le militaire, autrefois fleuron des études historiques, soient aujourd'hui quelque peu délaissés par la recherche allemande.